

# Bourg-Ciné-Sonore

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **70 (1931)**

Heft 26

PDF erstellt am: **05.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223995>

## Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

dû vous apercevoir de ce larcin, puisque depuis quarante-huit heures votre singe porte cette bague à son index droit.

— Oui, monsieur le commissaire.  
— Pourquoi n'avez-vous rien dit ?  
— Que voulez-vous ? s'agit Romieux, « je croyais qu'elle était à lui ! »



LA MÈRE  
Roman inédit.

— J'ai voulu parler à Paul, dit-elle... Oh ! sans colère, mais devant vous deux.

Elle regarda sa mère et s'inclina légèrement devant Pierre Dubois, comme pour les prendre à témoin de ce qu'elle avait à dire.

Le banquier eut un silencieux geste d'acquiescement. Oui, il voulait bien. Comment refuser, d'ailleurs ? Un vaincu ne discute guère, ni ne se regimbe. Or, il était vaincu.

— Tu veux partir, Paul, je te suivrai. Mariés, nous irons très loin, comme tu le désires. Maman aussi viendra et, plus tard nous retrouverons ton père... Non, pas immédiatement. J'entends bien. Mais, lorsque le temps aura passé et que les choses, vues avec plus de calme, te paraîtront moins cruelles.

— Je n'oublierai jamais. Si tu savais combien j'ai souffert.

Alors comme fatigué à la pensée des luttes physiques et morales soutenues depuis cinq jours, il se laissa choir sur une chaise, la tête basse. Jeanne, caline et consolante, s'agenouilla devant lui, et, sa main frôlant à peine d'une caresse, le bras blessé, elle parla encore, lentement, sur le rythme charmeur des mères qui veulent endormir les souffrances de l'enfant.

— Sans doute, Paulet, tu n'oublieras pas, mais tu comprendras mieux. Si le souvenir est lourd. Oui, il sera lourd, c'est certain. Eh bien ! nous serons deux à le porter. Voudrais-tu, mon Paul, augmenter ton chagrin par la conviction d'avoir brisé ma vie ?... Non, n'est-ce pas ? Je sais. Et pourtant, vois : tu te condamnes à souffrir longtemps et à faire souffrir plus longtemps encore. Écoute : tu m'as choisie. Tu m'as dit : « Sois ma fiancée, ma femme ». Et je t'ai répondu : « Pour le meilleur et pour le pire ». Ai-je démerité ? Que t'ai-je fait ?

Paul parut inquiet. Son entêtement, suscité par une idée fixe, redoutait la force persuasive de Jeanne. Et puis, sa volonté superficielle, épuisée par la discussion avec son père, il se sentait vaincu avant le combat et voulait se dérober.

— Ma lettre suffit, murmura-t-il. A quoi bon revenir sur ces choses ?

— Non, mon ami, elle ne suffit pas, ta lettre. Elle ne dit rien.

Le jeune homme excusa son ambiguïté. Il eût été plus explicite assurément sans le secret qui motivait sa décision ; mais ce secret appartenait à un autre. Il ne le pouvait dévoiler et n'en voyait pas d'ailleurs la nécessité.

Jeanne s'était levée. D'un mot, elle mit au point le débat.

— Je connais ton secret.

Pierre Dubois eut un cri de surprise.

— Comment cela ? Comment cela ?

Et, soupçonneux, il se tourna vers la maraine de Paul, l'accusant presque.

— Auriez-vous par hasard, madame Berger, raconté à Jeanne...

Celle-ci intervint.

— N'accusez pas ma mère, monsieur. Jusqu'aujourd'hui, j'ignorais cette histoire. Mais, il y a un quart d'heure à peine, une lettre très documentée m'a renseignée au mieux.

— Une lettre ? Ah ! je comprends. J'aurais dû m'en douter : le petit truc des lettres anonymes.

— Vous vous trompez, monsieur. La lettre

est signée Valentin Porchard.

— Ce gamin ?

— Ce gamin, si vous voulez.

— Mais alors, lui, comment sait-il. Est-ce Paul ?

Celui-ci haussa les épaules. Pouvait-on s'imaginer qu'il prit Porchard pour confident ?

— Et puis, fit-il, vous devez penser que je n'ai aucun plaisir à conter des choses semblables. Mon admiration pour le père et le fils ne va pas jusque là, tant pratiques soient-ils.

Pierre Dubois, à cette allusion aux louanges données jadis à « Monsieur Vautour » eut un geste de dédain.

— Il ne s'agit pas d'admiration. Où a-t-il appris mes affaires personnelles ?

Jeanne raconta la présence de Porchard à l'altercation survenue entre Chevaudier et Paul, le soir de la fête, et sa présence à Paris comme témoin du duel.

— C'est lui, monsieur, qui remit à votre fils ces déplorables journaux.

De la main, elle désignait les quelques numéros éparés sur le tapis. Il y eut un court silence. Pierre Dubois, le sourcil froncé, les lèvres serrées, constatait sa défaite, avec le même sentiment d'amertume et de dépit qu'il eût éprouvé à manquer une spéculation savamment préparée. Ah ! l'échec était pénible. S'être efforcé pendant des années à oublier soi-même et à faire oublier aux autres une tragique aventure ; s'être appliqué à la cacher à ceux qui ne l'avaient pas connue au temps où elle advint ; avoir pris mille précautions pour que Paul l'ignorât de même et que ses camarades, ses condisciples ne l'apprirent pas davantage ; et voir brusquement tout son effort réduit à rien, par le hasard d'une rencontre entre deux étrangers et l'inconscience d'un bavardage au clair de lune. N'était-ce pas un peu dur pour un homme accoutumé à vaincre, et pour une âme présomptueuse ? Justement Jeanne raillait l'outrecuidance des hommes.

— Ou bien, ils sont bornés, disait-elle, ou bien l'orgueil les aveugle ? L'un s'imagine que la découverte d'un drame de famille, dont il est victime et dont il souffre atrocement, l'oblige ou l'autorise à abandonner sa fiancée.

— Je t'en supplie, implora Paul, ne dis pas ainsi.

Mais Jeanne, poursuivant sa pensée, ne voulut point entendre.

— L'autre s' imagine qu'en dévoilant, à cette fiancée, le drame qu'elle ignore, il aura conquis, haut la main, le droit de la conduire au temple... Ah ! mais, non ! Et savez-vous bien, que vous jouez avec nous comme avec une balle de tennis. A force de proclamer l'excellence de vos droits, vous méprisez singulièrement ceux du voisin.

— Mais, je ne méprise rien, fit Paul. Je n'ai pas parlé de droits.

— Et je t'en félicite, approuva Jeanne, car, depuis quelques semaines, nous n'entendons que ce mot : le droit, mon droit, ton droit, son droit, leur droit... On parle ici de droit, comme si, à la place du cœur, nous avions un code relié en peau de rhinocéros. N'est-ce pas, maman, jamais on n'en a tant parlé de ce droit, et jamais plus mal à propos ?

— Mal à propos, me semble excessif, observa Pierre Dubois qui, un peu à l'écart, les deux mains tournant le dossier d'une chaise, se calmait peu à peu.

Jeanne ne le laissa pas sans réponse.

— Vous trouvez, monsieur ? Jugez plutôt. Porchard père condamne au vent et à la pluie une pauvre femme : il use de son droit. Monsieur Chevaudier, jeune, potine, bavarde et conclut en gratifiant Paul d'un coup d'épée : c'était son droit. Monsieur Porchard fils, j'en suis persuadée, n'aurait aucune difficulté à établir qu'il use d'un droit quelconque en jouant au mou-chard intéressé.

— Oh ! pourtant, gémit Mme Berger, que ces affirmations brutales troublaient un peu...

— Mais si, mais si, maman. C'est le droit des arrivistes, le droit des écraseurs, avec ou sans sirène, le droit des forts... Les uns y mettent des formes : ils crient gare ! Les autres n'en mettent

pas : ils écrasent sans bruit. Malheur aux faibles ! Malheur au pauvre, qui ne peut payer son loyer ! Malheur à la femme coupable, que les Pharisiens lapident ! Malheur à l'enfant naïf qui défend la mémoire de sa mère avec une épée maladroite. Et malheur aussi à la jeune fille honnête, qui voit son avenir menacé. Eh bien, puisque chacun parle de son droit, je suis venue parler du mien.

Paul eut un geste d'étonnement.

— Du tien ? fit-il.

— Du mien, oui. Et qui vaut bien les vôtres.

Intéressé, Pierre Dubois s'était assis, et, les bras croisés, les jambes allongées, avec un sang-ne très américain, il attendait, lui aussi, l'exhibition de ce droit féminin. Déjà l'allusion de Jeanne à « la femme coupable que les Pharisiens lapident » l'avait mis en cause. C'était presque une attaque directe.

— Quel est donc ce droit ? fit-il.

Jeanne leva la tête, dignement, sans bravade, mais non sans quelque fierté, pour répondre en soulignant les mots :

— Mon droit de fiancée, tout simplement. Le droit de défendre mon bonheur... et celui de Paul.

— Il n'y a plus de bonheur pour moi, Jeanne. Délicieuse de bonté et de douceur presque maternelle, la jeune fille posa la main sur le bras endolori de son fiancé et d'une voix caressante, mais où l'on sentait vibrer une volonté, elle parla, affectueusement persuasive.

— Nos bonheurs à nous, mon aimé, sont inséparables. Que l'un fleurisse, vois-tu, et l'autre s'épanouisse ; que l'un périclé et l'autre suc-combe. Je veux voir fleurir ma vie autant qu'il est possible en ce monde et la tienne fleurira de même... Oh ! je sais, oui, tu as beaucoup souffert. En lisant la lettre de Porchard j'ai souffert avec toi, parce que je te connais, parce que je sais combien ces blessures morales te sont douloureuses... Écoute, Paulet. Tu m'as rendu ma parole, mais je ne peux ni ne veux la reprendre. Au reste, je n'ai pas du tout l'intention de te rendre la tienne. Tes scrupules sont louables, mais je les repousse. Le passé ne m'importe que parce qu'il te chagrine. Eh ! bien, mon Paulet, je m'efforcerai à t'en adoucir le tableau.

(A suivre). Prosper Meunier.

**Bourg-Ciné-Sonore.** — Au Bourg, deuxième et irrévocablement dernière semaine de **Tonnerre**, le premier film sonore de Lon Chaney, si souvent surnommé l'homme aux mille visages. Personne n'a en effet oublié ses magnifiques créations dans Notre-Dame de Paris, le Fantôme de l'Opéra, Larmes de Clown, etc. L'action de « Tonnerre » se passe dans le monde des chemins de fer, Lon Chaney tenant le rôle du mécanicien d'une puissante locomotive, la compound 2329. On ne saurait décrire l'ampleur de tableaux tels que la ruée de la locomotive contre les remparts de neige, la traversée de la mer intérieure que forme l'inondation par le convoi à moitié noyé, qui sont d'un art grandiose que la sonorisation rend plus impressionnant. « Nom d'un Chien » un comique 100 % parlé français, et joué entièrement par des chiens, soulève chaque soir la même joie dans le public.

Pour la rédaction :

J. BRON, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

## Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.



**POUR OBTENIR DES MEUBLES**

de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modestes.

Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse

**MEUBLES PERRENOUD**

Succursale de Lausanne : PÉPINET-GRAND-PONT